Le jour où les parents ont fugué

J'avais 11 ans, je rentrais de l'école avec mon frère et le soleil bleu tout en haut.

Il était grand, Yaël. Il avait seulement 16 ans, mais il savait des choses comme un vieux de 20 ou même de 30 ans. Il savait reconnaître le printemps à l'épaisseur et à l'odeur du vent, il savait battre les profondeurs de l'hiver et les colères de maman, il savait quand il fallait fermer la porte de la chambre à double tour et attendre que papa redevienne normal, il savait quand il fallait se prendre les mains et se les serrer fort.

On était arrivés devant la maison-arbre, celle qu'on s'achèterait quand on serait grands. On disait que plus tard ce serait notre maison rien qu'à nous. Son tronc était tellement gros que même mes bras et ceux de mon frère n'étaient pas assez longs pour l'entourer, tellement large qu'il aurait pu abriter les enfants du monde entier. Peut-être pas vraiment tous les enfants, mais au moins ceux comme nous, ceux qui vont à l'école le ventre tout léger, et rentrent à la maison avec des poissons dedans. On collait l'oreille contre ses murs et on écoutait. Parfois, on entendait de la musique, parfois, des

bruits de match de foot ou de cuillère que l'on remue pour préparer un gâteau au chocolat, parfois, on apercevait même des éclats de sourire. On collait nos mains et notre nez contre l'écorce et on respirait les odeurs et les sons de la vie qu'on aurait bien aimé avoir.

Quand la grande aiguille de la montre de Yaël passait sur le trois, on desserrait nos bras, on décollait nos joues du chêne et on rentrait à la maison en coupant par les champs. Elle aussi avait un peu la couleur de l'écorce, mais ce n'était pas un arbre. Mon frère m'avait expliqué que c'était la couleur des années et des gens qu'elle abritait. À l'intérieur, il y avait seulement des bruits qui font trembler les mains, des cris qui provoquent des marques sur la peau, des objets volants et des odeurs qui piquent les yeux.

J'ai levé la tête vers la fenêtre de notre salon. La lumière de la petite lampe scintillait à travers la vitre. Elle faisait briller les décorations de Noël que maman n'avait pas retirées. On aurait dit que les rennes, les cloches et les traîneaux dansaient, que chez nous c'était Noël pour toute la vie.

Yaël et moi avons monté l'escalier et compté les marches. C'était comme un refrain que l'on reprenait en chœur chaque fois que l'on rentrait. C'était comme *Frère Jacques* que l'on chantait tout le temps à l'école. À force de répéter des milliers de fois Dig, ding, dong, la tête se vide et on finit par ne plus penser. Essayez, vous verrez. Quand on arrivait au chiffre des pompiers, on baissait la poignée en ayant presque oublié où on mettait les pieds.

D'habitude, la première chose qu'on entendait, c'était de

la musique ou des voix d'acteurs américains. C'était tellement fort qu'on avait l'impression d'entrer dans la télévision. Mais là, c'était comme si quelqu'un avait coupé le son.

– Maman ? a fait Yaël.

Notre mère n'était ni devant la télé ni dans la cuisine en train de feuilleter des magazines. Mon frère est passé de pièce en pièce, puis il est revenu.

– Goûter grillé poudré ? m'a-t-il proposé.

– Ouiiiiii !

Lorsque les parents n'étaient pas là, Yaël mettait sa cape de magicien et faisait griller des tranches de pain aux flammes de la gazinière. C'était notre méthode à nous pour être heureux, pour faire comme les familles qui ont un grille-pain. Mon frère coupait d'épaisses tranches, piquait une fourchette dans l'une d'entre elles, allumait un feu, puis faisait dorer la mie. Une odeur délicieuse envahissait la cuisine pendant que Yaël mettait du soleil sur nos tartines. Je souriais en tenant la boîte de Nesquik dans une main, une cuillère dans l'autre, prêt à saupoudrer de chocolat le pain d'or.

J'avais beaucoup de chance d'avoir un frère magicien.

Ensuite, on nettoyait bien la gazinière, on faisait partir les miettes calcinées, les minuscules grains chocolatés, les traces de nos rires et on aérait. Maman ne devait pas apprendre qu'on avait fait un goûter grillé poudré. Un jour où elle avait trouvé des preuves irréfusables (ils disaient comme ça, les policiers de la télé), elle avait crié et lancé des assiettes contre les murs, tout près de nos figures. Yaël m'avait pris par la main et on s'était enfermés à double tour dans la chambre.

J'avais cru que plus jamais nous ne referions de goûter grillé poudré, mais Yaël disait que, parfois, pour être heureux, il fallait prendre des risques.

– Comme les prestagitateurs ? lui demandais-je.

– Oui, comme les prescagitateurs, me répondait-il.

L'effritement

Maman et papa n'étaient toujours pas rentrés. Il était très tard. Même les étoiles étaient allées se coucher. Quand l'émission du jeudi soir a commencé, celle qui envoie des gens dans le monde pour rapporter des nouvelles tristes, Yaël est parti dans la cuisine. J'ai entendu des bruits de casserole et des portes de placard qui claquent. Puis je l'ai vu réapparaître dans le salon avec une assiette de pâtes au ketchup dans chaque main. Vous savez, comme les magiciens qui font surgir toutes sortes de choses de leur chapeau.

On a mangé devant la télé. On tournait parfois la tête pour se regarder et se sourire.

Je crois que j'avais envie que papa et maman ne reviennent jamais.

Le lendemain et les jours d'après, ils n'étaient toujours pas rentrés, et j'ai pensé qu'il suffisait de vouloir les choses pour qu'elles arrivent. Yaël me disait qu'il ne fallait pas en parler à l'école. Alors je ne disais rien. Personne ne remarquait qu'on n'avait plus de parents, car de toute façon personne n'avait